

irregular

Dominique Sampiero
passe à la question Ernesto Timor

Dominique Sampiero est écrivain. Plus sur lui : www.facebook.com/dominique.sampiero

Ernesto Timor est photographe. Plus sur lui : www.ernestotimor.com

Entretien réalisé à Villejuif début 2013. Edition et photographies : Ernesto Timor.

**Lire aussi en dernière page la postface de
Dominique Sampiero et celle d'Ernesto Timor.**





2011. *Mon visage, ma figure, mon pays natal.*

Dominique Sampiero > *La photo, ça a commencé comme un caprice ?*

Ernesto Timor > Si on veut, plutôt une sorte d'intuition. Je me suis offert un boîtier très cher à 19 ans avec une de mes premières payes de fraiseur, à une époque où je ne faisais quasi jamais de photos. Juste sur l'envie de disposer d'un reflex : pour pouvoir retrouver sur l'image exactement ce que je voyais dans le viseur. Ce principe de fidélité du cadrage me semblait magique. Je me suis offert ça, j'ai fait trois rouleaux au Père Lachaise... et je l'ai mis au placard, je n'y ai plus touché pendant des années...

Plus tard je suis allé en fac d'histoire à Jussieu et dans le cadre d'une UV d'histoire de la photo de reportage, j'ai rendu un devoir complètement hors sujet, presque un mémoire (j'y ai travaillé des mois et des mois) qui a été un déclic. Je me rappelle encore du titre qui était « petit essai de phautobiographie ». Sa question de départ, c'était quelles photos faites en amateur avaient pu me marquer dans ma vie jusque là.

Je suis retombé sur le fait que, gamin, j'avais un petit Kodak Instamatic qui faisait des photos presque carrées, et avec lequel je n'avais pas le droit de gâcher de la pellicule... C'est devenu assez vite central dans ce devoir, les photos interdites ! Avec mes parents on passait des vacances soi-disant culturelles, on n'allait pas trop à la plage ni voir des gens, mais qu'est-ce qu'on visitait comme monuments... et j'avais le droit de photographier les églises. Mais en dehors de ça, pas le droit de photographier mes chats à la lampe de poche ou les chantiers par la fenêtre de l'appartement familial : ça c'était gâcher... enfin bon, ce genre là... Je me rappelle m'être fait punir pour une photo de cul de vache...

DS > *Dès tes premières photos, il y en avait qui étaient interdites, bannies et d'autres tolérées, c'est ça ?*

ET > Oui, j'ai un autre souvenir, le premier sujet non touristique que j'ai pu faire... c'était tout près d'ici à Villejuif, des photos dans la rue, d'affiches de campagne électorale en 1974, Giscard et compagnie, vu la couleur du quartier ça donnait vite des affiches lacérées. À l'Instamatic encore, et là on ne m'a pas trop engueulé. Ça annonçait plus ma passion de jeunesse pour la politique qu'une vocation photographique !

DS > *Peut-être qu'il y a une dimension sociale et politique dans tes photos qui n'est pas affichée.*

ET > Assez clandestine, oui ! J'en reviens à mes parents et la photographie... Ils avaient un rapport

à la photo plutôt étrange. Mon père avait gardé de sa jeunesse une Retinette. Je crois me rappeler que c'était un appareil Kodak, brillant et compliqué, mais pas un reflex. Un appareil tout manuel avec lequel tu ratais tes photos sans problèmes, donc il ratait ses photos, il se faisait engueuler par ma mère aussi pour la pellicule qu'il gâchait. Seule ma mère avait un reflex, un Pentax : elle seule avait le droit de s'en servir dans les voyages. Il y avait un rapport de pouvoir sur la photo dans notre famille.

DS > *Tu te souviens d'autres photos gâchées ?*

ET > Oui, j'avais illustré ce fameux devoir avec d'autres photos faites plus tard, adolescent. La FNAC te tirait les photos ratées, avec un trait de crayon gras en travers quand c'était flou et un petit sticker qui était « photo non facturée »... et les photos non facturées c'était souvent les meilleures. C'était non conforme, « irregular », voilà on peut dire après coup que pour moi tout était déjà en place ! Encore maintenant, je travaille souvent sur l'accident.

DS > *C'est-à-dire ?*

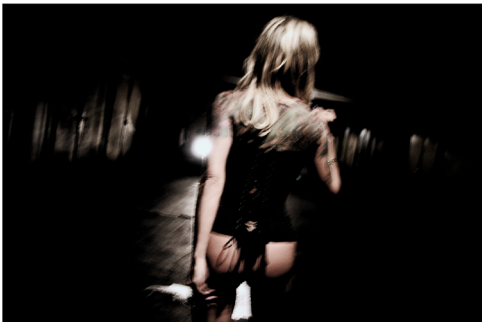
ET > La photo imprévue.

DS > *Par exemple ?*

ET > Je garde souvent les photos qui pour d'autres paraîtraient les photos à éliminer... Par exemple les yeux fermés, les gens qui sortent un peu du cadre, j'aime bien ça quand même. J'aime bien me surprendre.

DS > *Ceci dit tu ne travailles pas sur la photo floue.*

ET > Effectivement, par rapport à d'autres, je fais des photos qui sont plutôt... soignées, assez construites tout de même, j'essaie de faire net ! Ça n'a pas toujours été vrai. En 2001, j'ai repris la photo après six ou sept années de carence, une vraie grosse crise de doute ! J'ai sauté brutalement au numérique en m'achetant un des premiers Nikon Coolpix articulés en me disant que je ne méritais pas mieux ! Avec cet appareil, de toute façon j'avais intérêt à avoir envie de faire du flou. Et de l'aléatoire, parce que ça déclenchait avec au moins une seconde de temps de latence. Ça a remis un petit peu de sel dans le déclenchement : du mouvement, du bougé, et peu à peu de la couleur !



2002. Extraits
de *Matchbox*.

DS > La photographie me semble surtout une démarche personnelle. Mais quand même, tu t'es formé comment ?

ET > On va de nouveau remonter un peu dans le temps. Un de mes autres déclics c'est d'avoir pu faire du labo. Dès que j'ai commencé mes nuits avec l'agrandisseur, j'y ai cru. C'est là que j'ai ressorti le reflex du placard, je commençais à maîtriser la chaîne qui va du viseur jusqu'à la cuvette, le résultat devenait une œuvre personnelle...

DS > Pour passer du coq à l'âne, on est là pour parler de photo certes, mais moi j'ai envie de te prendre par surprise : quelle est ta plus vieille image mentale ? Le plus loin... pour toi l'image la plus ancienne de ton enfance... ?

ET > Je suis un petit peu amnésique de l'enfance.

DS > Donc c'est un vide ?

ET > C'est un peu un vide... à part quelques souvenirs...

DS > ... visuels ?

ET > Dans une chambre où j'étais, vers mes trois ans, dans cet appartement là au centre de Villejuif encore, il y avait une chambre où je m'endormais tout seul, j'avais un peu peur, voilà... La porte entrebâillée et les rideaux sur cette fenêtre, je vois ça. Je devine aussi le couloir, il y avait un couloir dans cet appartement qui me semblait un corridor sans fin, je crois que c'est ce que j'ai de plus vieux...

DS > Une espèce de pièce comme ça, de solitude, de rideau sur la fenêtre...

ET > Et la peur.

DS > Il a une couleur, ce rideau ?

ET > Non c'est très sombre.

DS > Un rideau très sombre... Tu sais qu'il y a un corridor derrière la porte entrouverte... La porte n'est pas fermée et tu as une inquiétude.



2004. Extrait de
My place.

ET > Tous les souvenirs que j'en ai se résument à ça : j'avais peur dans cet appartement !

DS > *Et tu sais d'où vient cette peur ? La solitude, l'abandon, le fait d'être livré à toi-même ?*

ET > Je n'étais pas beaucoup livré à moi-même, mais oui j'avais peur d'être tout seul exilé au bout du couloir.

DS > *D'accord.*

ET > Voilà docteur (rires).

DS > *Ça veut dire quoi pour toi faire des images ? Est-ce que c'est quelque chose de prémédité ? De pulsionnel ? Est-ce qu'on fait une image ? Est-ce que tu fais une image ? Est-ce que les termes ne sont pas un peu barbares ? Faire une image : comment ça se passe ?*

ET > Forcément je fais avec le réel donc, quelque part, je la prends plus que je ne la fais, c'est sûr. Je l'organise au maximum mais je ne la fabrique pas beaucoup. Mais je décide. Je me mets un peu en situation de faire des images malgré tout. Je ne suis pas du genre à me trimbaler avec un appareil photo et à saisir les scènes cocasses que je vois, je ne suis pas là dedans. Quand on suit cette démarche de tout regarder à travers un appareil photo, on est un peu en retrait de la vie aussi, ça c'est évident. Il y a une époque lointaine où je me trimbalais partout avec un appareil photo, ça avait fini par m'angoisser ! J'avais l'impression de ne pas vivre le rapport avec les gens, de ne pas vivre les événements, les fêtes, les concerts, tout ça, de chercher simplement à en rapporter des images. J'en suis vraiment revenu. Dans le quotidien je fais très peu d'images, à moins que ce soit un jeu, une consigne que je me sois donnée ponctuellement... Mais je ne me pourrais plus la vie à chercher à en faire des souvenirs en tous cas je crois... Après, je ne fabrique pas les images comme d'autres se construisent un décor, un studio, je n'aime pas que ce soit trop fabriqué, j'ai vraiment besoin qu'il y ait de l'inattendu, qu'il y ait du hasard, qu'il y ait du réel, de faire avec ce qui n'est pas beau, avec ce qui vient...

DS > *Physiquement, c'est le doigt qui déclenche, c'est le regard qui choisit, mais est-ce que tu as conscience que tu as un corps particulier quand tu prends une photo ? Ton corps est dans un état particulier ? Est-ce que c'est mental ? Est-ce que c'est physique ?*



2005. Extrait du cycle
Portraits c(r)achés.

ET > C'est oculaire, j'ai les yeux qui suent !

DS > *Tu as les yeux qui suent ?*

ET > C'est le seul cas dans ma vie où j'ai besoin d'essuyer mes lunettes très souvent, de l'intérieur je veux dire, il doit se dégager un truc des yeux. Il y a une tension physique réelle et après les séances photos je me sens souvent épuisé. Donc oui, il y a un engagement physique, de mon corps... Je ne suis pas à proprement parler dans le désir, dans tout ça... c'est plutôt tout dans la pensée et puis dans l'œil !

DS > *Ce qui est étrange pour moi, dans ce que je comprends de ton travail, c'est que tu es un photographe pour qui le rapport à l'écriture est quand même important. Par exemple Les limites nous regardent... Le fait de nommer ainsi cette série de photos n'est pas innocent... Ça vient d'où ce concept, cette phrase ? Parce que c'est quand même énormément littéraire... Ça s'inscrit dans une poétique, même. Et le fait de nommer ta série de photos ça lui donne un sens, une direction différente. Est-ce que tu l'as nommée par avance ? Est-ce que tu as besoin de nommer une thématique pour ensuite trouver une force dans ton travail ? Ou est-ce que ça se fait après ?*

ET > Ça se fait pendant ! En général je m'embarque sur une thématique et puis on voit... Non, je ne lance jamais un projet à partir de rien, en fait. Je fais une bonne part de mes photos de manière irréflechie, inconsciente, sans savoir à quoi ça sert, voilà ça me vient... Et puis à un moment je m'arrête, je me dis : tiens pourquoi j'ai fait ça, à quoi ça sert, à quoi ça rime ? Parce que j'ai un peu peur d'être enseveli sous la production aussi. Donc j'essaie de penser de temps en temps où ça va. Est-ce que cette photo ce n'est pas juste une forme de complaisance, parce que c'était beau, parce que c'était désirable, parce que c'était facile ?

Dans le cas des *Limites nous regardent*, j'ai saisi au vol une commande, je l'ai même un peu retournée. Pour une plaquette de saison théâtrale dont je réalisais le graphisme (je fais aussi ça pour vivre !), j'avais obtenu par ailleurs une carte blanche photographique, ma seule contrainte étant la double page, deux photos en vis-à-vis se cognant sans marge. Sur le fond je voulais que ça parle un peu de ce territoire mutant (en Essonne), mi-ville mi-campagne. Et puis c'était une plaquette de spectacle vivant donc il fallait un peu d'humain dans les images. Voilà pour mon cahier des charges. Et j'ai fait le lien avec ces photos que je commençais à faire de manière assez systématique par-dessus l'épaule des

gens qui regardent le paysage qui s'offre à eux, souvent les bornes de leur terrain ou là où ils aiment traîner. Ce n'était pas encore sous forme de diptyques mais c'était déjà en germe. Sur cette base-là, j'ai ébauché le projet pour voir s'il était viable, en allant piocher dans des photos faites récemment, tiens est-ce que ça rentrerait là-dedans ? J'ai toujours besoin de passer par ce stade de brouillons très finalisés, d'images pilotes, pour y croire moi-même. Vendre juste un concept, je me sentrais dans l'imposture... Par la suite, *Les limites nous regardent* est devenu un projet au long cours qui a vécu quatre ou cinq ans, quelque chose que j'ai du mal à arrêter, à refermer...

DS > *C'est ce regard par-dessus l'épaule de celui qui regarde les propres limites de son territoire et, tout à coup, la photo le regarde à son tour, donc les limites le regardent, donc cette espèce de bascule...*

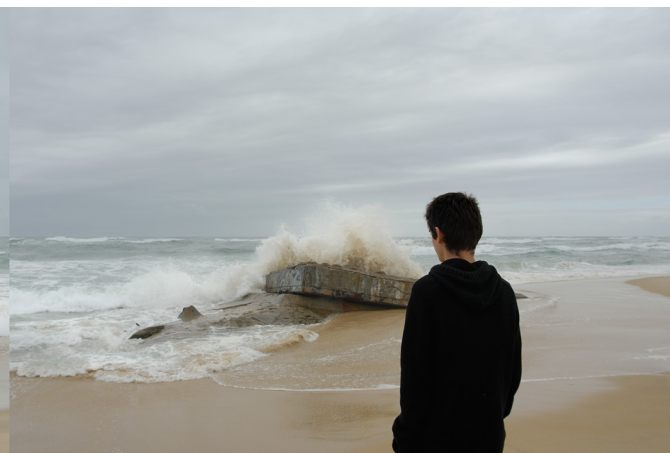


2009. Extrait du cycle *Les limites nous regardent*.

ET > Oui, je cherche toujours des sens un peu à double fond... J'ai gardé ce souci de vouloir interpeller sur des questions essentielles, mine de rien. Dans « nous regardent », il y a que ça nous concerne... Ensuite il y a la problématique de la place du photographe, ça me tracasse toujours un peu mais c'est spécialement au centre de cette série-là... Qui regarde ? Est-ce que c'est la personne que je photographie, est-ce que c'est moi ? Les toutes premières photos de la série sont faites au sens littéral par-dessus l'épaule des gens. Plusieurs ressemblent à un animal aux aguets, à l'affût. Ensuite j'ai cherché dans cet esprit-là mais sans le côté formel de ce cadrage : je ne reproduis pas la même recette tout le temps, je ne suis pas assez contemporain pour ça ! Finalement j'ai aussi eu beaucoup de gens de face dans cette série, je suis peut être dans leurs limites aussi, leur regard me traverse...

DS > *Du coup tu es dans la limite qui les regarde et eux regardent leurs limites et tu es face à ça, face à face.*

ET > En tous cas c'est important qu'ils soient ancrés dans un décor où il y ait une géométrie qui interroge très fort, qui enferme et qui ouvre à la fois. Je fais des photos construites de manière un peu malade des fois : il y a beaucoup de lignes... La contrainte des deux photos qui doivent d'articuler en faux panoramique, ça complique encore ce truc-là. Mais à côté de cette structure forte, j'aime que ce soit comme déséquilibré... C'est là que j'ai de l'émotion ! Si je réussis une photo en harmonie imprévue, c'est là que j'ai l'impression que ça touche un truc vrai.



DS > *Oui ça touche une fragilité des êtres. C'est-à-dire : les images sont rarement sereines ou paisibles, il y a toujours, enfin de mon point de vue de spectateur, il y a une espèce de... comme si tout pouvait s'effondrer, comme si tout pouvait disparaître.*

ET > Il y a une inquiétude et pour moi il y a une sérénité quand même, la photo elle est construite, pour moi.

DS > *Ça c'est la sérénité du photographe qui est content de cette construction, mais tu dis qu'il y a une inquiétude, tu la places où ?*

ET > Les gens sont plutôt paisibles, contemplatifs, en même temps dans le décor il me faut cette formule de l'inquiétante étrangeté... l'impression que ça peut basculer...

DS > *Oui toujours en suspens. C'est très difficile à définir parce qu'il n'y a rien de clairement menaçant. On ne voit pas une arme... une ombre... je ne sais pas... Comme si le décor avait une force, une espèce d'emprise ou de présence presque aussi forte que le personnage... jusqu'à le dominer un peu, l'influencer, une influence du décor sur le personnage plutôt que simplement une photo, c'est ça, c'est des photos dynamiques un peu.*

Tout à l'heure tu as parlé de photos « inconscientes »... j'aimerais bien qu'on revienne là-dessus. Tu fermes les yeux, tu déclenches sans regarder dans le viseur ? C'est quoi pour toi ?

ET > C'est une façon de regarder.

DS > *En quoi elle est inconsciente ?*

ET > À cause de l'absence de préméditation. J'ai besoin d'improviser et de me sentir libre de faire du neuf. Je ne fais jamais de schémas, de briefs, de machins comme ça... *Les limites nous regardent* c'est particulier, c'est vraiment ce que j'ai de plus construit. Mais tout ce que je fais d'autres, ces séquences avec des gens qui viennent poser (j'évite de dire « modèles » !)... ils viennent rarement pour un sujet prédéfini. Il y en a qui me demandent par avance le thème de la séance, je leur réponds un peu n'importe quoi, ou en tous cas je fais rarement ce que je leur ai dit, pas pour désobéir mais parce que ça m'ennuierait de tout soit joué d'avance. J'ai besoin de me raconter que tout est possible, même si je me doute que c'est illusoire : c'est toujours ma même tête, mes mêmes obsessions, ma façon

2009. Extrait de *Conviction intime*.



de voir... La méthode est un peu toujours la même, de m'enfermer dans un huis clos avec les gens, même si c'est en plein air, circonscrire un genre de scène naturelle où aura lieu la performance photographique. Une cohérence se dessine, de fait un peu malgré moi, d'une séance sur l'autre, mais oui ça relève un peu du non-prémédité, de l'inconscient.

DS > *Encore le non-prémédité, l'inconscient... Une sorte d'accident ou de surgissement imprévu dans la mise en scène que tu as pu faire.*

ET > C'est souvent ça, c'est souvent l'accident que je garde. J'ai tout de suite en tête un cas amusant. Il y a quelques mois, une certaine Natsuki, modèle japonaise de haut vol, m'a fait l'honneur de me rendre visite à Lyon et de se prêter à 48 heures d'expérimentations photographiques en tous genres en ma compagnie. Ce qui me tétanisait par avance : qu'allais-je bien pouvoir faire comme images à la hauteur d'une telle créature... et sans trop m'égarer moi-même ? J'ai défailli encore davantage face à sa valise de 50 kg de tenues et colifichets divers, pas pour moi tout ça...

Au milieu de cette caverne d'Ali Baba portable, il y avait une palette de faux cils, dix modèles différents, à installer avec tout le cérémonial japonais... Moi je ne suis pas du tout versé dans le maquillage et l'apprêt parfait... Mais quand même c'était tellement incroyable je lui ai dit « Come on, will you wear the biggest ones, and nothing else »... L'anglais rudimentaire, ça aide à dire des trucs droit au but ! Elle a ri, elle l'a fait, et j'ai accumulé des photos toutes niaises, comme prévu j'étais juste en vénération devant cette créature inouïe. Il y a un petit peu de divin dans cette personne là.

Et puis... un faux cil s'est décollé ! Je ne vais pas raconter d'histoires : il s'est décollé mais je ne l'ai pas même remarqué avant la toute fin de la séance, c'est en les visionnant après coup que j'ai repéré le moment où le faux cil se décollait, au moins un quart d'heure avant que je ne m'en aperçoive !! Il n'est pas un petit peu décollé, il est en travers de la figure, un accident... parfait ! Avec le recul, c'est bien sûr cette photo-là la seule qui présente pour moi un intérêt dans toute la série.

DS > *C'est extraordinaire. Ça veut dire que tu as une espèce de première attitude presque niaise, naïve, amoureuse, derrière ton objectif, tu es dans la beauté féminine, etc. Et tu prends, tu prends, tu prends en te disant que ce n'est pas ça que tu devrais faire mais tu le fais, tu le fais quand même parce que la modèle est là et qu'elle attend que tu sois là avec elle... Tout ce prémédité, tout ce que tu n'aimes pas finalement de toi... Et parce que tu as fait tout ce que tu n'aimes pas faire, à l'intérieur va surgir quelque chose que tu vas garder !*



2012. Extrait de *Madame Butterfly*.

ET > En général je vois l'accident, je l'accueille en direct ! Que je ne l'aie pas remarqué consciemment à la prise de vue, c'est quand même un cas extrême !

DS > *La photo que tu vas garder, elle dépend de quoi ? C'est quand même un truc absolument impossible à définir cet accident.*

ET > J'aime quand il y a quelque chose qui pervertit la surface des choses. Une fille belle, bien maquillée même si elle est japonaise, ce n'est pas un sujet suffisant pour moi, si tu veux. Même si la lumière est étrange... Là, on pressent dans cette photo que personne ne s'est rendu compte de rien, que les choses ont continué selon leur rite et paf un déséquilibre qui déboule : c'est là qu'il y a une vraie beauté qui résiste à tout, c'est là que je suis ému.

DS > *Est-ce que c'est pervertir ou transgresser ?*

ET > Je pense que pour elle, Natsuki, il y a une transgression. Pas pour moi mais pour elle oui, dans ses codes à elle, catastrophe !

DS > *Et quand tu lui montres la photo avec le cil qui se décolle elle réagit comment ?*

ET > Elle, elle réagit bien parce qu'elle n'est pas comme tout le monde ! Ou en tous cas c'est ça qu'elle me dit. (rires)

DS > *Bien sûr...*

ET > Mais bon, ce n'est pas ma motivation première, de savoir comment vont réagir les gens à leur image. Je ne veux pas faire les choses trop contre leur gré, mais je ne suis pas non plus là à rendre les images qu'on attend de moi et à faire le bon élève.

DS > *Oui, d'ailleurs tu n'as jamais été le bon élève qu'on attendait que tu sois, si ?*

ET > Ah si, beaucoup !

DS > *Dans l'enfance ? Bon élève, le premier de la classe et tout le bazar ? Et qui était finalement quoi ? Une soumission au désir parental que tu réussisses dans la vie ?*

ET > Oui c'est ça. Ça fait un moment que c'est fini mais ça laisse des traces...



2010. Sans titre.

DS > *Et jusqu'à étouffer quoi... jusqu'à étouffer... ?*

ET > Je crois aussi que c'est pour ça que j'ai un rapport un peu compliqué, un peu inutilement compliqué à la commande. Au tout début, comme plein de jeunes photographes, je voulais comme on dit vivre de la photo. Et en fait quand j'ai commencé à en tirer des revenus ça a été une grosse déception, ce n'était du tout ça que je voulais, rapporter docilement les images attendues ça m'a mis quasiment en dépression. C'est là où j'ai arrêté net pendant plusieurs années. Ensuite, ça a mis longtemps avant que j'accepte de nouveau des commandes, que je comprenne que dans certains cas c'est réellement stimulant. Dans certains cas.

DS > *Moi il y a un mot qui m'intéresse là dans ce que tu dis, c'est « dépression ». Parce que justement la dépression c'est un état borderline de limites physiques, mentales, où le désir de vivre s'absente. Est-ce que ces moments de dépression tu en tires quelque chose ? Est-ce que tu as une mémoire, justement, de cette traversée dépressive ? Est-ce que tu crois que ça marque un travail photographique, ça ?*

ET > Souvent c'est ce qui m'a réussi le mieux photographiquement. Très clairement. C'est un terrible cliché romantique, mais je produis de bien meilleures images en étant malheureux qu'en étant insouciant. Même si à mon sens je ne fais pas tellement d'images lyriques, tourmentées, j'ai vraiment quelque chose à y mettre de plus vital dans les moments où je ne vais pas bien. De la même manière quand je me promène dans la nature, dans un lieu harmonieux en soi, c'est important pour moi, j'y suis très sensible... mais ce n'est pas là que je fais des images, jamais ou presque, je ne suis pas un photographe du zen ! Pour sortir mon appareil, j'ai besoin qu'il y ait quelque chose qui n'aille pas, en moi ou dans le décor, une réalité pas simple ! Sans pour autant forcer le trait hein, je ne fais pas des photos d'apocalypse, ce n'est pas mon fond de commerce... Même mes photos les plus sombres, je les ressens comme positives. J'essaie d'y trouver quand même une construction, une beauté à ma façon...

DS > *Oui, moi je trouve qu'il y a souvent une belle souffrance qui fredonne dans tes photos, discrète, belle souffrance qui fredonne... Je pense à une série à toi un peu à part dans ton travail, très minimaliste et très contemplative... En forêt... une espèce de bande, juste un truc qui entoure des arbres. Quand tu dis « je me promène je ne suis pas contemplatif », je trouve tout de même que ça c'est un espace étrange, très vide...*

ET > Ah oui c'est une bande de rubalise, l'histoire s'appelle *Le Périmètre*. Pour moi sur le fond ce n'est

pas à part, c'est même la série mère, même si j'ai parfois du mal avec ce mot (rires), c'est la série mère des *Limites nous regardent*.

DS > *Une sorte de genèse ?*

ET > Oui. Sauf que dans la chronologie réelle non. J'avais commencé par les portraits en diptyques. Ce périmètre, je l'ai photographié sans préméditation, en Belgique, au cours d'une promenade à travers champs. Une grande drache est survenue, je me suis mis à l'abri en lisière d'un petit bois et je suis tombé là-dessus. On pourrait croire à une installation d'art contemporain alors que c'est un dispositif purement technique, dont le sens m'a totalement échappé, qui était fascinant, qui rentrait dans mes fantasmes si je peux dire. Elle était trop emblématique de ma problématique des Limites...

DS > *Donc cette série-là est arrivée en fait après que tu aies lancé le projet Les limites nous regardent. Il y a une chronologie linéaire qui fait que les photos se passent les unes après les autres mais après il y a une autre chronologie qui est différente, qui est plus intime, où les choses reviennent, tu les remets en amont... C'est le temps que tu comprends ce qui s'est passé. Il y a quelque chose qui se passe avant que tu décides que ça se passe. En plus tu ne décides pas que ça se passe et pourtant tu le gardes et après tu en fais quelque chose dans une chronologie.*

ET > C'est ça, je ne fais que transmettre...

DS > *Ça veut aussi dire que ce que tu cadres, tu l'oublies, tu le retrouves, tu le choisis et tu le places dans un ensemble... ça veut dire que par le regard c'est ta relation au monde enfin...*

ET > (silence) J'en reviens à ce qu'on voit immédiatement dans ces photos, pourquoi pour moi ça compte. Au-delà de l'insolite c'était trop beau à voir, et en même temps il y avait une ambiance... Il y a une pluie torrentielle qui tombe dehors et là je suis quasi à l'abri de ce petit bois en compagnie de cette installation absurde et belle, et qui parle d'entortillement de machins de trucs...

DS > *Et tu es à l'abri... Visuellement aussi, tu te sens peut être à l'abri dans cette limite.*

ET > Je ne suis pas à l'intérieur, ce n'était pas un enclos mais un truc qui se balade d'une manière un peu erratique. Autre chose... Je me sens loin de la photo académique, je ne produis pas d'images avec pour seul but de glorifier la matière et les contre-jours, quand il y a ces ingrédients à l'état naturel je leur fais

2006. Extrait de la séquence *Le périmètre*.



honneur, c'est tout. Et là, matière et lumière m'ont paru inouïs, accidentellement beaux ! Elle devait être installée là depuis pas mal de temps cette rubalise, ça sentait l'érosion. Les nœuds ont pris l'eau, l'écorce est complètement imbibée, il y a un truc qui pour moi est vivant dans ce lien organique entre les troncs et puis le plastique qui les lie... Et puis il y a un rythme, bien que ce soit vraiment statique, il y a vraiment un rythme qui peut aller d'image en image comme de tronc en tronc.

Je sais que pour mon public d'habitues cette série-là elle est déconcertante, un peu aride, parce qu'il n'y a pas de gens visibles, il n'y a pas de corps. Et puis on peut croire à une installation préméditée, loin de mes séquences habitées qui revendiquent d'être plutôt brutes et dans l'impro. Pour aider les spectateurs à y entrer, j'ai fait une expérience pour présenter ce *Périmètre* autrement qu'en accrochage mystérieux. J'en ai fait un montage vidéo comme on dit, il y a une camera qui bouge à l'intérieur des photos et qui suit... le regard suit... zoome à l'intérieur des images. Ça dure onze minutes donc on a le temps, onze minutes sur quinze photos faut pas être pressé, et ça suit les fils de rubalise et pour le coup on en profite de la matière, des gouttes et tout ça, et en bande son il y a onze minutes de pluie. Ou il se passe des choses, y a de l'orage mais c'est pas du crescendo, ça monte un peu au début voilà on n'entend rien, c'est comme bruit de gouttière un peu et puis oui y a un orage au loin et puis il repart et puis plus rien... Sous cette forme là, ça s'appelle « Le bruit des gouttes pour compagnie », je le projette chaque fois que je peux en à-côté des expos.

DS > *Moi je pense à la présence de l'homme qui installe ces rubans... qui s'en va et qui laisse quelque chose qui détermine du vide et qui détermine dans l'espace une fragilité, une beauté, etc. Pour moi le passage est là aussi... Qu'est-ce que tu envoies à celui ou à celle qui laisse tomber son fil ou ce type qui met un ruban... ? Dans les portraits que tu fais, tu leur renvoies quoi aux gens ? Leur beauté au moment où ils se défont de quelque chose ?*

ET > Dans le cas du *Périmètre* j'avoue que je n'ai pas trop pensé au mec qui avait installé ce truc un peu frappé... il ne m'a pas tracassé plus que ça. Par contre dans mes séquences-lubies habituelles, les *Cercles vicieux* et les *Parcours en marge*, effectivement là il y a quelqu'un qui se débat toujours un peu avec ce genre de lien symbolique, dont il se fait un périmètre qui soit l'enferme, soit le libère, soit l'auto-ligote pour de rire. Ce *Périmètre* était une espèce de citation de mes obsessions à l'état naturel, et ça marchait aussi bien sans personne dans l'image...

DS > *Le lien...*



2009. Extrait d'*Invitation à débattre*. Repris en 2013 dans *Toi tu, emmêlé à un texte de...* Dominique Sampiero !

ET > Oui, je suis un peu contradictoire là-dessus, sur le lien, parce que ça m'angoisse autant que ça m'attire.

DS > *C'est dans la nature du lien. Le lien rassure et il peut étouffer. Dans ta photographie il y a une problématique du lien profonde, avec ses ambiguïtés, ses extrêmes.*

ET > C'est sûr qu'on trouve souvent dans mes images la matérialisation d'un lien quelconque, de quoi tisser un fil, c'est même allé jusqu'au fil de salive... Chaque fois les gens sont libres d'en faire ce qu'ils veulent, c'est comme un chat auquel tu donnes une pelote et vas-y ...

DS > *Est-ce qu'ils sont vraiment libres de faire ce qu'ils veulent avec un lien ?*

ET > Ce n'est pas moi qui vais les attacher en tout cas, c'est ça qui est important. C'est même une de mes seules limites.

DS > *Est-ce que tu ne touches pas les grandes obsessions humaines à travers ces liens différents qui reviennent, comment les gens s'attachent, se détachent... je pense à la séquence du scotch sur le corps...*

ET > Ils jouent avec plein de choses troubles, ils jouent avec des choses possiblement douloureuses ou agréables... je regarde ça sans jugement.

DS > *Comme si tes images mettaient en action une métaphore charnelle du lien, une dynamique du lien, une ambiguïté du lien... Je pense à une autre série récente, Un plan canicule, cette fille qui joue avec l'eau en pluie, il n'y a plus de lien là ?*

ET > Non c'est plutôt une bricole, ça ! Je l'ai rangée dans *Les petites histoires pour ne pas dormir* parce que c'est une séquence qui me semble plus anodine...

DS > *Sauf que l'eau, les éclaboussures ne sont pas photographiées comme de l'eau, tel que c'est pris là dans la lumière on dirait une matière qui pourrait recouvrir... Finalement ma question était piège parce que même là-dedans l'eau est un lien aussi pour moi. Elle est prise comme quelque chose qui peut agresser enrober, elle est très matière, ce n'est pas la liquidité...*

ET > Oui c'est ambivalent en tout cas. C'était réellement la canicule donc c'était très bienvenu d'avoir une petite brumisation d'eau fraîche, ça c'est pour l'anecdote. Mais effectivement la manière dont j'ai

fait cette photo-là est bien loin de la douche réaliste. C'est comme une aspersion projection fantastique, ou une métaphore sexuelle, en fait ça peut être ce qu'on veut. Ma photo dépend beaucoup de comment se comporte la personne en face, j'ai rarement imaginé un scénario. Elle c'est quelqu'un qui se montre aisément nue mais que je sens complètement sur la défensive, pas si joueuse que ça, elle se rebiffe, c'est cette tension qui m'a intéressé.

DS > *Et tu crées un espace où c'est très étrange, tu crées un espace effectivement par rapport à la femme surtout, à la nudité et à la femme... L'écriture sur le corps, c'est un fil ? J'aimerais bien quand même retourner du côté de la littérature. Qu'est-ce que tu lis ? Qu'est-ce que tu vas chercher de littéraire, qu'est-ce qui te nourrit ? Est-ce que ça te nourrit de lire ?*

ET > Oui clairement... Je suis plus souvent dans le roman contemporain pas très facile à caser. J'aime bien les gens qui ont une écriture à cheval entre la poésie et le roman, comme Olivier Cadiot qui est à mon firmament de lecteur !

DS > *Cadiot, particulièrement, il y a un livre qui t'a marqué ?*

ET > Tous, j'ai tout lu, *Le colonel des zouaves* est peut-être mon préféré. J'aime bien toujours la pirouette. J'aime bien les gens qui donnent l'impression de pas se prendre trop au sérieux, de glisser des petits pièges. Voilà je me retrouve un peu en fraternité avec eux on va dire, il y a un truc comme ça. C'est aussi pour ça que, pour la première version des *Limites nous regardent*, il n'y avait pas un vernissage mais une déambulation dans l'expo que j'ai voulu vivante, là il y avait une comédienne qui lisait des petits bouts de mes livres de chevet, c'était des extraits que j'ai choisis tout à fait arbitrairement.

DS > *Aléatoires ?*

ET > Ce n'était pas aléatoire. Ce n'était pas Lagarde et Michard non plus. Tout simplement, c'était ce que moi j'aime lire.

DS > *Mais ce n'était pas dans une construction ?*

ET > En fait ce n'est jamais ces textes-là qui avaient dicté les photos. Ma question c'était comment accompagner les visiteurs dans cet univers-là que j'avais scénographié, c'est un grand mot mais bon,

2009. Extrait d'*État des lieux*.





2005. Collez ici votre photo. Repris dans le projet *Incartades* (2013).

qui n'était pas accroché simplement, qui était disposé en labyrinthe de plein air avec des zones sans un mot d'explication, des ambiances plutôt que des thématiques rationnelles. C'était une manière de faire pour que les gens ne soient pas tout à fait perdus aussi de pouvoir leur glisser des pistes et aussi des sourires. Il y avait plein de Cadiot cette fois-là !

Moi effectivement j'ai cet aller-retour avec les mots assez souvent... Sur mon blog *Irregular*, j'ai très peu de mots à moi en dehors des titres des images, je préfère citer des fragments de textes que je viens de lire, c'est de la forme brève... c'est toujours ça. C'est des trucs souvent mi-figue mi-raisin, sûrement un peu mélancoliques, mélancoliques en pirouette. Bon, c'est ça mes goûts, après en quoi les deux fonctionnent ensemble, ces textes et mes photos ? Je ne sais pas, je n'ai pas la recette. Je sais que quand tu donnes aux gens des mots avec des photos, très souvent juste ils lisent les mots, ils oublient les photos ou l'inverse... c'est compliqué de trouver le bon dosage.

DS > *Le bon angle, oui, la pirouette, faut pas trop se prendre au sérieux, faut pas trop montrer sa souffrance, faut pas trop... Et puis est-ce qu'il faut comprendre une image, on est dans quel registre ? Il faut la regarder déjà, est-ce qu'il faut la comprendre ? Ça veut dire quoi un photographe ? Ce n'est pas un écrivain qui ne veut pas écrire ?*

ET > C'est bien de parler de ça ! Moi j'ai un rapport aux mots et à la littérature qui est un petit peu contrarié... Désolé, on va encore reparler de l'enfance, j'étais parti pour être littéraire, j'ai été élevé pour. Voire conçu pour. Même si étant gamin, j'étais bon en dessin, mais là on ne m'a pas poussé... Donc j'ai beaucoup beaucoup lu très tôt, très petit, des choses un peu sérieuses pour mon âge je crois. J'ai lu les classiques, j'ai lu ce qu'il faut lire quand on est à l'école et qu'on fait du grec ancien et du latin au lieu de jouer au foot... et puis, je ne sais pas, j'ai lu un peu de Sartre à treize ans, enfin bon des choses comme ça...

DS > Les mots, La nausée... ?

ET > *Les mots*, ça été un vrai choc. Et puis *L'enfant* de Jules Vallès que j'ai lu secrètement... ne rigole pas, il y avait des livres enfermés à clé dans la bibliothèque anglaise et qu'il ne fallait pas lire ! Et puis après je me suis politisé de manière un peu obsessionnelle quand j'avais une quinzaine d'années, donc j'ai lu beaucoup de politique, de la philosophie matérialiste aussi sous l'emprise de ma prof de philo à l'époque et c'est sans doute là-dedans que j'ai trouvé la force de me sauver... Sans regrets.

Plus tard, il y a eu un retour de manivelle. J'ai eu ce truc de me méfier des mots, ceux de la famille, ceux de la culture bourgeoise comme je pensais mais plus tard aussi ceux de la politique... j'avais perdu la foi là-dedans, dans ce discours qui veut sauver les autres, qui veut leur dire ce qu'on doit faire... Aller vers la photo à ce moment-là, c'était une manière de regarder sans juger, de faire parler juste une sensibilité et de donner toutes les pistes d'interprétation qu'on voulait, ça m'a vraiment fait du bien ce changement de rapport au monde. À dix-neuf ou vingt ans. C'est aussi ce qui m'a permis aussi d'approcher les femmes de manière moins anxieuse...

DS > *C'est-à-dire ?*

ET > La photo m'y a aidé. Je souffrais d'une timidité assez immense. Et là j'avais enfin un moyen d'entrer en contact direct avec les gens, une richesse de rapports humains que je ne connaissais pas avant... j'avais beaucoup de retard de ce côté. Je connaissais mieux les livres que les gens.

DS > *C'est donc l'image qui t'a relié aux autres.*

ET > Je reste émerveillé de ce paradoxe qu'en allant chercher l'image on entre vite sous la surface. Même de simples portraits, des portraits d'inconnus, sont des accélérateurs de rencontres, les gens je n'oserais pas souvent les aborder de manière si frontale, si directe sans ce motif.

DS > *Et cette pudeur de celui qui fait déshabiller une femme, alors qu'il n'osait pas le faire, derrière un appareil photo, malgré parfois ce qui pourrait faire croire à un genre de bondage, etc. Cette pudeur-là elle est présente, elle est présente dans le choix des photos. Maintenant que tu me le dis, on dirait que celui qui assiste à ça est ému et troublé et le fait pour la première fois. Il y a quelque chose comme ça dans le regard du photographe, enfin dans la photo que je regarde, qui fait qu'elle n'est pas du tout indécente ou obsessionnelle. Ça c'est le mot qui m'a quand même bien « tilté » parce que « obsessionnel » ça c'est certain que tu as un univers obsessionnel. Je n'aime pas le mot parce que le mot est clinique, froid, moi je dirais que tu as un univers lancinant, entêtant, tu sais comme un parfum. Certaines de tes images s'imposent comme un parfum entêtant parce qu'il y a une part obsessionnelle dont tu as dû t'emparer, pas pour t'en débarrasser mais pour l'apaiser, je ne sais pas. Il y a une énergie obsessionnelle qui est vraiment particulière dans ton style photographique, quelle que soit la photo que tu fais. Il y a une part obsessionnelle. Comme si ces images étaient obsédantes... Mais c'est pas menaçant. Ça veut dire que tu ne dois pas te défaire*

2012. Extrait de *Mano blanca*.





2005. Extrait du projet
Fashion Spreads.

facilement de certaines images intérieures. Je parle d'images mentales, je ne parle plus d'images... il y a quelque chose, comme si tu gardais plus ta souffrance sous forme d'images plutôt que sous forme de bruits ou d'odeurs Comme si c'était ta blessure l'image, tu es plus blessé par l'image que par un autre endroit, non ?

ET > Je ne sais pas... je t'écoute, je vais essayer de comprendre plus tard ! Par contre, je pense aux différents sens, dans la vie je suis globalement sensitif, pas juste de l'image. Je suis plus sensible aux odeurs que la plupart des gens, j'ai l'impression. La musique est beaucoup là... Enfin bon, tout ne passe pas par la vue, loin de là ... le toucher, l'odorat tout ça c'est important...

DS > *Non mais la blessure, la blessure par la vue...*

ET > La blessure, par où elle est passée... ? Je ne sais pas...

DS > ... *En tous cas, jusqu'à une image qui ne te quitte pas, dont tu dois te... pas te débarrasser, non mais pour laquelle tu dois trouver un espace... une idée comme ça !*

ET > En même temps, je ne vis pas la photo comme si je cherchais à exorciser des horreurs... Tu vois je connais des gens qui font des photos belles voire sublimes mais insoutenables d'une manière ou d'un autre, comme Joel-Peter Witkin que moi je ne supporte pas de regarder personnellement. Je comprends que eux ils soignent leur trauma avec ça mais moi je n'ai pas envie de le partager avec eux.

DS > *Mais moi je parlais d'une beauté obsessionnelle, une beauté obsessionnelle qui en devient envahissante et blessante, tu vois... Je vais dire n'importe quoi : est-ce que ta mère était très belle ?*

ET > Non, non je n'ai pas l'impression que je cherche de ce côté-là. Plutôt à l'opposé !

DS > *Ta sœur ? T'as pas eu de sœur non plus ? Non, mais il y a une beauté obsessionnelle qui est... surtout sur les corps de femmes mais en général, une beauté qui serait envahissante, qui empêcherait de dormir, tu sais ? Quand tu es ado, que tu es amoureux que tu n'arrives pas à dormir ... quelque chose de cet ordre-là.*

ET > En tous cas, je sais que mon rapport à la beauté, des femmes en l'occurrence, relève de l'émotion autant que de l'esthétique. Aimer quelqu'un que je ne trouve pas beau, j'ai essayé : c'est juste pas



2004. Sans titre.

possible. Beauté selon mes critères à moi qui n'est pas forcément dans la caricature sociale mais effectivement l'émotion passe par la beauté aussi, pas seulement, ça c'est sûr...

Et il y a une manière, oui, de pratiquer certaines expérimentations photographiques qui pour moi relève beaucoup de la rencontre quand même, ce sont des mécanismes très très proches d'une rencontre amoureuse. Ça prend d'autres chemins, mais c'est une émotion... un don de l'instant. D'accord, ça relève plus de l'aventure que du mariage, mais c'est un moment qui est très fort et c'est pas parce qu'il est éphémère qu'on le gomme. En plus, on en garde quelque chose de beau, comme incontestable, alors qu'une rencontre charnelle, physique, ça marche moins souvent, quelque part ! Donc je me demande parfois si ça ne permet pas d'être un peu plus constructif dans la rencontre, d'en générer de la beauté qu'en plus on peut partager. Est-ce que je quitte le réel en pensant des choses pareilles ? Est-ce que la photographie est un autre nom pour frustration ?

DS > *Je pensais aussi à cette beauté fascinante qui t'absorbe totalement, comme si c'était le corps féminin que tu devrais être, comme s'il y avait une part de ta féminité à toi qui voulait trouver ce corps, qui voulait s'incarner dans le... cette fascination serait comme un appel de ta propre féminité.*

ET > C'est quand même troublant ce que tu me dis là ! Il y a deux jours dans le jeu du dictionnaire qui me sert ces temps-ci à m'imposer un mot-contrainte quotidien à illustrer, Robert m'a sorti « masculinité ». J'ai dit « bigre ! », j'ai vérifié aussi ce qu'il y a derrière ce mot-là qui n'est pas virilité, qui est un truc un peu plus complexe que ça et j'ai publié un portrait joli mais kitsch d'une fille que j'ai fait ce jour-là et qui apparaît très garçonne sur cette photo, et dans la légende j'ai dit que c'était un genre d'auto-portrait. Donc tu dois sûrement toucher un truc, docteur. Est-ce que ça fait mal là où j'appuie ? Je n'en sais rien...

DS > *Je touche ce que les images semblent toucher elles-mêmes parce que forcément elles sont touchantes. Et nous-mêmes on est touchés par la même pulsion. Moi je sais que dans ma quête du corps féminin, il y a... enfin, je ne trouve pas le corps masculin très beau, et me faire aspirer par ce corps féminin que je n'ai pas et qui pourrait être le mien, et puis un autre et puis un autre et puis un autre... Comme s'il y avait une espèce de frustration d'être un corps masculin tout simplement. Et puis ce n'est pas dramatique, enfin je veux dire y a des transsexuels sur ce modèle-là ça peut aller très loin psychologiquement. Moi c'est juste une nostalgie d'un corps féminin qui me manque, pourquoi ? « Quelle que soit la femme qui est dans mes bras, le corps féminin me manque » je pourrais le dire de cette façon. En poussant le raisonnement à fond, j'ai*

compris que c'était mon corps féminin qui me manquait. Là-dessus il me manque pourquoi ? Parce que ma mère voulait avoir des filles ? M'a pensé fille pendant neuf mois ? Parce que j'étais une femme avant ? Parce que la part manquante ? On est homme et femme au début et après on devient masculin ? Toutes les interprétations ne m'intéressent pas. Mais je pense que l'endroit du manque du corps féminin pose pas mal d'images, de peintures, de livres, cet endroit-là du désir pose un rapport au corps féminin qui est particulier. C'est juste ça. Après, je ne vais pas l'interpréter plus que comme la part manquante, le désir du corps féminin mais au-delà de désirer une femme... c'est pour ça que je vais là. Parce que dans ces photos-là, je ressens ça, mais il y a pas de tentation psychanalytique : c'est plus une problématique, fascinante, parce que je pense archétypale et qu'elle concerne l'homme en général.



2005. Extrait des *Dessous de marbre*, repris partiellement dans le *Guide érotique du Louvre et du musée d'Orsay*, éd. ACL.

Postface n°1

Dominique Sampiero
août 2013



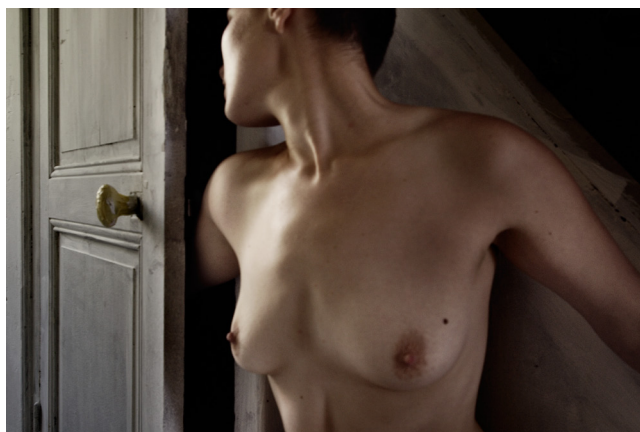
2013, sans titre.

Photographier un photographe avec des mots ? Impossible. Avec des silences ? Peut-être. Trop facile. Un photographe, ça ne parle pas beaucoup. Il faut lire entre les blancs. Ou dans le blanc de ses yeux. Il faut regarder ce qu'il dit comme une photo à l'envers, un négatif décentré, étrange, une photo ratée où on peut voir quelque chose apparaître sur le fil mais à contre-jour, image un peu cramée d'âme insaisissable, toujours dans le tremblé précis d'être au monde dans son intimité la plus trouble, ambiguë, au bord de s'enfuir. Au bord du silence. Au bord du miroir. Ernesto Timor parle d'une sorte de distance avec le monde et les êtres qui représentent justement le lieu de sa vision. C'est évident, ça saute aux yeux. Non, ça sue aux yeux ! Il fait des photos qui n'auraient jamais pu se faire. Et au lieu de pleurer, il transpire. Au millimètre. C'est ce qu'on entend dans ce déclic et ce qui est implacable dans son regard justement, c'est qu'il ne plaisante pas avec la forme qui toujours dit autre chose que son projet. Photographier ? Non. Déclencher l'imprévu dans ce qui semblait convenu, inerte, impalpable comme réalité.

Saisir le déséquilibre dans une harmonie imprévue. Jusqu'à épuiser du vieux monde les apparences trompeuses mais tellement vraies quand elles basculent. Il faut regarder les photos d'Ernesto Timor puis fermer les yeux. C'est à ce moment-là que commence l'image qu'il a voulu faire.

Postface n°2

Ernesto Timor
mars 2014



2007, extrait de *Quintessence*.

Ainsi s'achève la dernière bande. Suis-je une nouvelle fois resté muet, lost in translation, ne sachant plus bien si mon interlocuteur parlait encore par intermittences de moi à travers lui ou aveuglement de lui à travers moi ? Ou n'est-ce pas simplement la mécanique du dictaphone qui nous a rattrapés, la cassette de nouveau bloquée ? Car il y a des trous magnétiques au mitan de cet entretien, des paroles envolées à jamais, de pures (pires ?) boucles dont personne ne saura rien !

Je n'ai jamais affectionné les miroirs pour moi-même, je ne les aime que comme dispositifs pour approfondir les décors ou jouer au bord de l'abyme avec les autres. J'ai souvent du mal avec moi, ce n'est pas nouveau : je ne souffre pas trop d'entendre ma voix, voir s'agiter mon avatar en vidéo, relire mes propos... C'est dire le risque pris ici avec Dominique Sampiero, écrivain quelque peu télépathe, qui toujours emmène bien plus loin que ce qui se dit raisonnablement ! Réunis pour échanger autour du cycle *Les limites nous regardent*, nous voici vite partis sur des terrains aussi glissants que troublants, plus près de *Psy Show* que de *Réponses Photo* ! Le hasard, appelons-le ainsi,

a voulu que cette causerie se déroule aux portes de Paris, à Villejuif, mon assez vilaine terre d'enfance, ça creuse tout de suite les ombres... Je ne sais toujours pas très bien si c'est une bonne idée de vous laisser lire tout ça, je n'organise pas souvent des portes ouvertes dans mon crâne. Je trouve l'opération un peu douloureuse, je ne suis pas toujours d'accord avec ce que le docteur cherche à me faire dire quand il remue son scalpel dans ma cervelle fumante. Ça m'embêterait que la mélancolie soit ma seule vraie raison de faire des images, que traumatismes et frustrations me tiennent lieu d'imaginaire. J'aimerais bien lire que la photographie fait partie de ma vie, pas qu'elle la remplace. Mais pour être un peu extorquées, ces confessions n'en sont peut-être pas moins éclairantes, à vous de voir, après tout...

Juste un dernier mot. Certes, je m'en suis remis, pour m'exprimer, aux pièges optiques de la photographie, obstinément, rageusement même quand j'oublie de me demander si cela me fait du bien, si cela se partage, si cela me nourrit... Même si la mise en scène de ma propre personne n'est pas souvent au menu (je ne serai jamais un artiste contemporain), je pratique évidemment, en visant l'autre, un autoportrait par ricochets, par

projections, en laissant souvent l'impensé, l'irréfléchi, l'incorrect prendre les commandes et déclencher à la place d'une quelconque préméditation artistique. Au risque de heurter, de parfois faire mal en voulant caresser, de refiler des cauchemars en croyant enfanter des beautés paisibles, de dérouter encore et encore et que ce soit juste ça la route...

Mais il arrive aussi que la transmutation opère, que des fulgurances visuelles me mettent en prise avec le monde comme jamais, que les petits rectangles dans lesquels je distille ça, ces fragilités de sels d'argent ou de pixels, allument en retour les yeux, les ventres, les cœurs de celles et ceux qui se penchent dessus. Il arrive aussi qu'on soit heureux ensemble.

Je voulais surtout vous dire ça.



2009. Extrait de *Jackie in the box*.